

LE JEUNE MARX ET LES CANARDS BOITEUX...

Un siècle après la mort de Marx, les «*marxistes*» se comptent par millions dans le monde. Pour dire vrai, rares sont ceux qui le lisent, encore plus rares sont ceux qui essaient de le comprendre, la plupart des prétendus disciples réduisant l'enseignement du Maître à un catéchisme infantile et à quelques formules caricaturales. Qu'importe! Le socialisme scientifique et la méthode marxiste sont les seuls guides infaillibles capables de nous diriger «*dans le sens de l'histoire*»! On peut appliquer à Marx ce que Montesquieu disait du pape: «*C'est une vieille idole qu'on encense par habitude*».

A quoi bon, à l'occasion d'un anniversaire, redonner un semblant de vie à une momie desséchée? Depuis un siècle tout a été dit pour ou contre Marx: éloges outranciers comme impitoyables critiques. Tous ces débats ont peut-être intéressés les spécialistes de la marxologie, mais n'ont guère ébranlé la foule moutonnaire des croyants inconditionnels. Aussi, laissant de côté les discussions théoriques et les savantes analyses, je me limiterai, dans les pages qui suivent, à exposer la pensée de Marx sur les peuples ou les groupes ethniques qui, dans le bouleversement de l'Europe en 1848, tentaient de se libérer de l'oppression des grands empires centralisés et autoritaires. Sujet bien mince mais qui - comme on le verra - conserve une portée générale et n'est pas dépourvu d'actualité.

Traçons d'abord à grands traits un tableau du milieu, de l'époque et des acteurs. La décennie qui précéda 1848 est marquée en Allemagne comme en France par une intense activité intellectuelle: littéraire et philosophique. Durant cette période, Proudhon, Cabet, Louis Blanc publient en France quelques-unes de leurs œuvres maîtresses, la philosophie allemande prend sous l'influence de Feuerbach un essor nouveau; de nombreux étudiants et jeunes universitaires se dégagent de la philosophie de Hegel (mort en 1831) dont ils dénoncent le caractère conservateur et réactionnaire. Ces jeunes hégéliens, ou hégéliens de gauche, vont être à la pointe du combat contre l'absolutisme du roi de Prusse, contre la censure et les tracasseries policières, et propageront les idées libérales qui feront leur chemin dans les milieux de la petite bourgeoisie. Les écrivains, les poètes: Heine, Laube, Herwegh luttent aussi pour la liberté; Stirner lance le défi de *l'Unique* à toutes les contraintes politiques sociales et religieuses, et c'est aussi dans ces milieux où l'on sent éclore un monde nouveau que les jeunes Bakounine, Marx et Engels vont publier leurs premiers écrits et entrer dans la vie militante.

Sous un régime de censure et de police, il était bien difficile de faire vivre des journaux et des revues non conformistes dont le contenu libéral - donc jugé révolutionnaire - servait de prétextes à amendes, poursuites, suspensions et interdictions. Un publiciste libéral, acquis aux idées des jeunes hégéliens, plus très jeune (il était né en 1802), Arnold Rüge, tenta l'aventure avec les «*Annales de Halle*» qui parurent de janvier à juin 1841. Après leur interdiction, Ruge s'installa à Dresde et publia à Leipzig «*les Annales allemandes*» de juillet 1841 à janvier 1843. C'est dans cette revue que parut le premier écrit de Bakounine: «*la Réaction en Allemagne*» (octobre 1842). Cet article ne fut pas étranger à l'interdiction des «*Annales*» trois mois après!

Mais un nouveau quotidien avait été fondé à Cologne par des représentants de la bourgeoisie libérale locale, quelques écrivains aux idées avancées auxquels se joignirent des jeunes hégéliens; «*la Gazette rhénane*» devait paraître du 1^{er} janvier 1842 au 31 mars 1843. Son rédacteur en chef, Rutenberg, ouvrit les colonnes de son journal aux jeunes hégéliens: de mars à octobre 1842, Stirner publia vingt-cinq articles, dont «*Le faux principe de notre éducation*» qui constitue avec «*l'Unique et sa propriété*» le meilleur de l'œuvre de Stirner. En avril 1842, Rutenberg introduisit dans l'équipe de rédaction un ami connu à Berlin: un certain docteur Karl Marx, un jeune loup qui brûlait de se lancer dans la politique militante... Bien décidé à jouer les premiers rôles.

Né à Trêves en 1818, le jeune Marx avait suivi les cours de l'université de Bonn, puis de Berlin à partir de 1836. Il fréquenta «*le Club des docteurs*» qui réunissait des étudiants et des universitaires libéraux et hégéliens de gauche et se lia avec le docteur Rutenberg et Bruno Bauer. Promu docteur en philosophie en 1841, il se sépara de cette fraction la plus «*radicale*» du *Club des docteurs* qui, après la révocation de Bauer, fonda le «*Cercle des hommes libres*»; conflit d'idées qui devait conduire à une âpre polémique contre Stirner et Bauer, mais aussi opposition de principe au débraillé, à la turbulence, au caractère violemment «*contes-tataire*» des hommes libres. Dès son arrivée à la rédaction de «*la Gazette rhénane*», Marx comprit très vite que le journal ne pouvait survivre et échapper aux poursuites qu'en se débarrassant de la collaboration des trublions du jeune hégélianisme. Dès octobre 1842, il évinça froidement Rutenberg, première victime des procédés malpropres dont Marx devait user par la suite à l'égard de ses «*amis*». Marx, hier encore inconnu, aujourd'hui rédacteur en chef d'un journal, quelle ascension! Hélas ! trois mois après, à la suite de l'insertion d'un projet de loi du roi de Prusse concernant le divorce et accompagné de commentaires irrespectueux, ce fut l'interdiction de «*la Gazette rhénane*». Selon l'orthodoxie marxiste, ce journal, sous la ferme direction de Marx, aurait sombré - pavillon haut - victime de son attachement indéfectible à la démocratie. N'exagérons-pas, les vrais raisons de son interdiction furent son athéisme affirmé et le caractère irréligieux de ses articles, surtout de ceux qui parurent sous la direction de Rutenberg.

Marx va mener durant près de cinq ans la vie errante et difficile d'un émigré politique. Mais deux événements vont marquer sa vie privée. Deux événements heureux pour Marx: son mariage avec Jenny von Westphalen après sept ans de fiançailles, et sa rencontre avec Friedrich Engels, l'ami fidèle qui, jusqu'au bout, sera associé aux travaux, aux luttes et aux espoirs. Première étape: Paris, où il entre en relation avec les émigrés politiques allemands et les socialistes français, Heine, Borne, et Proudhon. Il publie en 1844, en collaboration avec Rüge, le premier - et unique - numéro des «*Annales franco-allemandes*», où figure sa «*Critique de la philosophie du droit de Hegel*». Expulsé de France, Marx se fixe en 1845 à Bruxelles et là, avec Engels, il va préciser sa doctrine philosophique et historique et, dit-il, régler son compte avec sa conscience philosophique d'autrefois. Les «*Thèses sur Feuerbach*» et le volumineux pamphlet «*l'Idéologie allemande*» constituent les fondements définitifs du marxisme philosophique. En février 1845, Marx fait éditer à Francfort «*la Sainte Famille*», un virulent pamphlet contre les frères Bauer qui contient un vif éloge des ouvrages de Proudhon sur la propriété. En 1847, Marx et Engels font un séjour à Londres où ils entrent en contact avec l'*Association ouvrière des émigrés allemands* qu'ils font adhérer à cette *Ligue des communistes* que vient de fonder Marx et dont le rayonnement est bien faible. C'est à l'intention de cette Ligue que Marx rédige le «*Manifeste communiste*» qui paraîtra en février 1848 et passera inaperçu. Il est expulsé de Belgique en mars 1848, passe par Paris où la révolution de février a fait triompher la république et rentre à Cologne avec Engels au début d'avril. L'Europe est alors en pleine effervescence. Tandis que les peuples slaves et les minorités ethniques, opprimés par les empires russes et autrichiens, se révoltent, à Vienne l'émeute oblige le vieux Metternich - l'homme de la *Sainte Alliance* - à abdiquer; à Berlin l'insurrection exige du roi de Prusse des garanties constitutionnelles. Les libéraux de toutes les Allemagnes réclament l'élection d'un parlement qui serait l'expression d'une Allemagne unifiée et démocratique; et le 18 mai s'ouvrira la première séance, à Francfort, de l'Assemblée nationale allemande... O combien éphémère! Pour Marx, jeune encore, plein d'enthousiasme - et d'illusions - cette révolution de mars n'est que le prélude d'une révolution plus vaste qui «*changera*» le monde. Car Marx détient une doctrine scientifique, infaillible, qui prédit avec certitude l'évolution économique et historique de la société. L'heure est venue de passer à l'action: penser et écrire, imposer ses idées, montrer que les événements se déroulent inéluctablement dans le sens qu'il a prévu - le sens de l'histoire! Il ne manque à Marx qu'une tribune, un journal qui sera son œuvre, sa propriété. En moins de deux mois, Marx aura l'outil en mains.

Choix d'un titre pour le quotidien: «*la Nouvelle Gazette rhénane*» qui rappelait le souvenir de la gazette de 1842; recherche de correspondants et d'actionnaires, essai infructueux de grouper les ouvriers dans les sections de la *Ligue des communistes*, objectif limité à l'éducation démocratique des masses et à la lutte contre la réaction, d'où le sous titre pour le journal: «*Organe de la démocratie*»; tout ce travail fut mené à toute allure par le tandem Marx-Engels et le numéro 1 sortit le 1^{er} juin 1848. «*La Nouvelle Gazette rhénane*» devait vivre un an, le dernier numéro - le 301 - sortit le 19 mai 1849. Le rédacteur en chef, Marx, était assisté d'une équipe de six rédacteurs, dont Engels. En fait Marx et Engels contrôlaient le journal, et tous les articles - y compris les articles non signés - ont été rédigés par le «*collectif*» Marx-Engels sans qu'on puisse préciser quel est celui des deux qui est responsable de tel ou tel paragraphe. A ce sujet, Engels devait, bien plus tard (lettre à Schlünter du 15 mai 1895), écrire: «*Pour cette époque, il est absolument impossible*

de distinguer ce qui est de Marx et ce qui est de moi». La totalité des articles de Marx-Engels sont - entre autres publications - intégralement reproduits dans les tomes V et VI des œuvres de Marx-Engels publiés par les soins de l'institut marxiste-léniniste du comité central du S.E.D. (*Parti communiste de la République démocratique allemande*) et édités par Dietz, Berlin 1969. C'est d'après ce texte allemand qu'ont été traduits les passages cités dans ce qui suit.

En ces années 1848 et 1849, les questions internationales étaient au centre des préoccupations et tout particulièrement les revendications et les révoltes des minorités et des peuples opprimés un peu partout en Europe par les États absolutistes. «*La Nouvelle Gazette rhénane*» se devait de prendre position. Il est étonnant de voir les jugements que cet «*organe de la démocratie*» a portés sur les peuples concernés.

Avant la parution du premier numéro de «*la N.G.R.*», «*l'affaire des duchés*» avait soulevé une vive émotion dans l'Allemagne libérale et démocratique. Les duchés de Schleswig et de Holstein, incorporés au royaume du Danemark, étaient peuplés pour une large part d'Allemands qui supportaient très mal la domination danoise et qui, à l'annonce de la «*révolution de mars*», se soulevèrent, réclamèrent leur rattachement à l'Allemagne, constituèrent un gouvernement provisoire et entrèrent en conflit armé avec les troupes danoises. Les démocrates allemands jetèrent feu et flammes, prédirent une guerre de libération, envoyèrent des volontaires, et le roi de Prusse fut - bien contre son gré - chargé d'aller défendre «*l'honneur et les intérêts de l'Allemagne*» à la tête de son armée. Le roi de Prusse soldat de la révolution! Cela tournait à la farce. La guerre déclarée le 14 avril 1848 fut conduite avec une telle mollesse qu'elle était perdue d'avance. Le roi de Prusse, devant les menaces d'intervention de la Russie et de l'Angleterre, commença dès juin des pourparlers en vue d'un armistice qui fut signé définitivement fin août 1848. Le 16 septembre 1848, le parlement de Francfort devait accepter, - après un refus préalable, - accepter les conditions d'armistice peu favorables à l'Allemagne qui réduisaient à néant les espoirs des révoltés du Schleswig. Au total une piteuse aventure et on comprend l'amertume de Marx écrivant dans un article du 22 juillet 1848: «*Et voilà les fruits d'une guerre de trois mois contre un petit peuple de un million et demi d'habitants!*».

Au lieu de dénoncer les véritables oppresseurs: le roi et le gouvernement du Danemark, Marx va clouer au pilori le «*petit peuple danois*» et avec lui tous les peuples Scandinaves. Au nom d'une responsabilité collective, d'une culpabilité collective - on trouve là des vieilles connaissances - Marx condamne des peuples qui, à ses yeux, sont composés d'*Untermenschen* (*) (pour parler comme Hitler) et doivent donc disparaître au nom du progrès et de la civilisation. On lit dans l'article du 10 septembre 1848:

«*Les Danois sont un peuple qui dépend totalement de l'Allemagne dans tous les domaines: commercial, industriel, politique, littéraire. Il est bien connu que la capitale réelle du Danemark n'est pas Copenhague mais Hambourg et que le Danemark tire de l'Allemagne toutes ses ressources littéraires aussi bien que matérielles, enfin que la littérature danoise n'est qu'une mauvaise copie - à l'exception de Holberg - de la littérature allemande (...) Lisez les polémiques auxquelles se livrent entre elles les nations Scandinaves depuis que le scandinavisme a pris naissance. Le scandinavisme, c'est l'enthousiasme pour cette race brutale et malpropre des pirates norrois, pour ces profondeurs de l'âme qui ne peuvent exprimer leur pensée et leurs sentiments exaltés en paroles, mais seulement en actes: brutalité à l'égard des femmes, ivrognerie permanente, fureur de vandale alternant avec des accès de sentimentalité larmoyante (...) On ne peut nier que les Danois sont un peuple à demi civilisé. Malheureux Danois! Usant du même droit que les Français quand ils se sont emparés de la Flandre, de la Lorraine et de l'Alsace ou quand ils s'empareront tôt ou tard de la Belgique, l'Allemagne s'emparera du Schleswig: avec le droit de la civilisation contre la barbarie, du progrès contre l'immobilisme et même si les traités étaient en faveur du Danemark - ce qui est encore douteux - ce droit vaudrait mieux que tous les traités, car c'est le droit de l'évolution historique».*

Il est pour le moins singulier de voir un «*organe de la démocratie*» faire l'apologie de la *Real-Politik*. Les arguments de Marx sont ceux qui, plus tard, justifieront tous les impérialismes, tous les colonialismes: le mépris des peuples jugés inférieurs ou sauvages, les croisades de la civilisation contre la barbarie, le mépris des traités, la glorification du *Faustrecht* (**), le droit d'écraser les peuples qui se mettent en travers du progrès et entravent la marche de l'histoire, cette histoire dont Marx a défini le sens. Bismarck, Hitler, Staline et tous les chefs d'État qui se réclament du marxisme-léninisme ont parlé et agi suivant ces principes exécrables.

(*) *Untermensch*: en français sous-homme. (Note A.M.).

(**) *Faustrecht*: droit du plus fort, en français. (Note A.M.).

A la fin de cet article, Marx-Engels sont en proie à cette fureur guerrière qui a toujours permis aux va-t-en-guerre du journalisme et de la littérature de jouer les héros... sans quitter leurs pantoufles. Marx appelle de ses vœux la grande guerre révolutionnaire qui fera triompher la révolution allemande (ô la pauvre petite révolution de mars!) et écrasera les empires contre-révolutionnaires. Sans tenir compte de la situation réelle de l'Allemagne - des Allemagnes - en Europe, Marx rêve d'une épopée militaire - style des soldats de l'An II qui apporterait la liberté à la pointe des baïonnettes. Écoutons-le vaticiner:

«La guerre que nous menons en Schleswig-Holstein est une véritable guerre révolutionnaire. Et qui dès le début s'est rangé aux côtés du Danemark? Les trois puissances contre-révolutionnaires de l'Europe: la Russie, l'Angleterre et le gouvernement prussien (...) Ce sont les trois puissances qui ont le plus à craindre de la révolution allemande et de l'unité allemande qui en serait la première conséquence: la Prusse parce qu'elle cesserait d'exister, l'Angleterre qui perdrait alors le marché allemand, la Russie parce que la démocratie progresserait au-delà de la Vistule jusqu'à la Duna et au Dniepr. Ces trois puissances ont comploté contre le Schleswig-Holstein, contre l'Allemagne et contre la révolution. La guerre qui pourrait sortir maintenant des décisions de l'assemblée de Francfort serait une guerre de l'Allemagne contre la Prusse, l'Angleterre et la Russie. Et justement une telle guerre est nécessaire pour réveiller le mouvement allemand; une guerre contre les trois puissances de la contre-révolution, une guerre dans laquelle les Prussiens s'engageraient réellement, une guerre qui rendrait indispensable l'alliance avec la Pologne, qui libérerait l'Italie et serait précisément dirigée contre les anciens alliés contre-révolutionnaires de l'Allemagne dans la période 1792-1815, une guerre enfin qui mettrait «la patrie en danger» et par là même la sauverait en faisant dépendre la victoire de l'Allemagne de la victoire de la démocratie».

Retenons de ces propos délirants un précieux enseignement: pour tirer de sa torpeur le mouvement démocratique et révolutionnaire, rien ne vaut une bonne guerre européenne, une guerre progressiste naturellement!

On remarquera que sur les 372 notes explicatives et commentaires des éditeurs de l'institut marxiste-léniniste, il n'y en a aucune pour justifier ou regretter les prises de position de Marx qui figurent dans les textes cités ci-dessus. Qui ne dit mot consent...

La révolution de février à Paris, les insurrections de Berlin et de Vienne au printemps 1848 firent naître l'espoir d'une libération prochaine non seulement chez les Polonais, mais aussi au sein de toutes les nationalités slaves maintenues sous le joug des Habsbourg, et chez les Magyars qui voulaient se séparer de l'Empire. Résumons brièvement les événements qui, durant deux ans, ébranlèrent l'Europe centrale et eurent pour conclusion l'écrasement des mouvements démocratiques et révolutionnaires et la victoire de toutes les forces réactionnaires: en mai 1848, congrès slave de Prague suivi d'une insurrection tchèque qui, après plusieurs jours de batailles de rue, fut écrasée par les troupes autrichiennes de Vindischgratz; mouvement révolutionnaire à Vienne réprimé par l'armée autrichienne avec le concours des Croates de Tellatchik, le 30 octobre 1848; en mai et juin 1849, le roi de Prusse se débarrasse du parlement de Francfort et l'ancien régime est rétabli; en même temps insurrection à Dresde contre le roi de Saxe, dont les troupes royales vinrent à bout après 10 jours de combat; en avril 1849, les Hongrois proclament la déchéance des Habsbourg constituent avec Kossuth un gouvernement provisoire et prennent les armes. En août, l'armée autrichienne, grossie de troupes envoyées par la Russie, écrase la révolution magyare.

Le congrès slave de Prague réunissait des Polonais, des Tchèques, des Moraves, des Slovaques, des Ruthènes, des Croates, des Serbes... et un Russe: Bakounine. Toutes ces nationalités, de langues et de religions différentes, étaient d'accord - en principe - contre l'oppression allemande, magyare ou russe, ce qui n'empêchait pas le Tchèque Palacki, qui avait convoqué le congrès, d'être prêt à s'entendre avec les Habsbourg sur une Autriche où la prédominance tchèque aurait remplacé la prédominance allemande, et ce qui n'allait pas empêcher les Croates de se joindre aux troupes autrichiennes contre Vienne révoltée et contre les Magyars! Créer une fédération des peuples slaves, une fédération démocratique était, en 1848, une entreprise irréalisable. La position prise par Bakounine au congrès, développée ensuite dans son *«Appel aux Slaves»* (paru en novembre 1848 en allemand, puis en tchèque, polonais et français), et qu'il a toujours défendue de 1845 à 1873, était sans doute utopique mais était la seule raisonnable: une union des peuples slaves fondée sur la liberté et l'égalité absolues, repoussant toute hégémonie russe et tout système fédéraliste à direction russe, et alliant l'idée de la révolution sociale à la libération des Slaves. *«Dans ce congrès, dira Bakounine, j'ai combattu avec une passion acharnée le parti panslaviste, c'est-à-dire celui du protectorat de Saint-Pétersbourg, et j'y ai proclamé hautement la destruction de l'empire de toutes les Russies. Il est vrai que j'ai également proclamé la nécessité de la destruction de l'empire d'Autriche et du*

royaume de Prusse, et voilà ce que les patriotes allemands constitutionnels et démocrates n'ont jamais voulu me pardonner».

Dès l'annonce de l'écrasement de l'insurrection de Prague, Marx-Engels publièrent un article dans «*la Nouvelle Gazette rhénane*» sous le titre «*L'insurrection de Prague*» (18 juin 1848). Ils stigmatisent énergiquement la répression sanglante exercée par l'armée autrichienne et dénoncent la responsabilité de l'Allemagne où une demi-révolution n'a apporté aucun changement profond et a permis les massacres de Posen et de Prague. Toute «*coexistence pacifique*» entre Allemands et Tchèques est devenue impossible, les Tchèques seront contraints de rejoindre le camp russe, d'où cette conclusion inattendue:

«Quelle que soit l'issue de l'insurrection, une guerre d'anéantissement des Allemands contre les Tchèques est une solution possible (...). L'Allemagne en révolution aurait dû se libérer de tout son passé précisément en ce qui concerne les peuples voisins. Et qu'a fait l'Allemagne en révolution? Elle a ratifié intégralement par l'intervention de sa soldatesque l'antique oppression de l'Italie, de la Pologne et de la Bohême. Et les Allemands réclament que les Tchèques leur fassent confiance! (...) Ce qui est le plus regrettable c'est le sort des vaillants Tchèques. Vainqueurs ou vaincus, leur ruine est certaine. Après quatre siècles d'oppression allemande suivie par la bataille de rue de Prague, ils sont jetés dans les bras des Russes. Dans ce grand combat entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale qui peut-être commencera dans quelques semaines, un destin malheureux rejette les Tchèques dans le camp des Russes, dans le camp du despotisme, contre la révolution. La révolution vaincra et les Tchèques seront les premiers qui seront écrasés par elle».

Ainsi Marx, saisi une fois de plus par le délire prophétique, prédit - pour dans quelques semaines! - une guerre européenne qui assurera la victoire de la révolution. Quelle révolution? Alors que Marx vient de dénoncer le néant de la prétendue révolution allemande! Quant aux Tchèques, leur sort est promptement réglé. Les «*vaillants*» Tchèques vont rejoindre les «*malheureux Danois*» dans la poubelle de l'histoire. Dans ces affrontements gigantesques entre réaction et révolution, il n'y a pas de pitié... pour les canards boiteux!

Le 13 janvier 1849, Marx-Engels consacrent un long article à la «*lutte des Magyars*» et saluent l'héroïsme de ce petit peuple de 4 millions et demi d'habitants qui se dresse «*contre toute l'Autriche et seize millions de Slaves fanatisés*», et dont le chef, Kossuth, est à la fois «*le Danton et le Carnot de la nation hongroise*». Tout l'article tend à montrer que dans l'empire autrichien, seuls les Allemands et les Magyars ont exercé une mission civilisatrice et représentent le progrès:

«Résumons-nous: en Autriche, les Allemands et les Magyars ont en 1848 - comme d'ailleurs depuis mille ans - pris l'initiative d'aller dans le sens de l'histoire. Ils représentent la révolution. Les Slaves du Sud, depuis mille ans à la remorque des Allemands et des Magyars, n'ont réclamé en 1848 leur autonomie nationale que pour écraser la révolution allemande et magyare. Ils représentent la contre-révolution».

Et Marx, une fois de plus, va vouer à la destruction tous ces petits peuples qui essaient d'entraver la marche irrésistible de l'histoire:

«Il n'y a pas de pays en Europe qui n'abrite dans quelque recoin un ou plusieurs débris de peuples, résidus de vieilles populations qui furent refoulées et asservies par la nation qui devint plus tard le facteur historiques. Ces restes de nations impitoyablement écrasées - comme dit Hegel - par la marche de l'histoire, ces détritrus de peuples sont et resteront jusqu'à leur total anéantissement et à leur dénationalisation les soutiens fanatiques de la contre-révolution; toute leur existence n'est-elle pas déjà un défi à la grande révolution historique? Tels sont en Écosse les Gaëls, en France les Bretons, en Espagne les Basques et en Autriche les Slaves du Sud panslavistes qui ne sont qu'un détritrus de peuples résultant d'une révolution extrêmement confuse».

On ne s'étonnera pas alors de la conclusion de l'article qui est une apologie du génocide au nom de la responsabilité collective des peuples:

«La prochaine guerre mondiale ne fera pas disparaître de la surface du globe seulement les classes et les dynasties réactionnaires, mais aussi la totalité des peuples réactionnaires. Et ce sera un progrès».

Le 15 février 1849 paraît sous le titre: «*Le panslavisme démocratique*», un long article qui a été à maintes reprises cité ou partiellement traduit en raison de la violence antislave de certains passages. L'article est - semble-t-il - une critique virulente de «*l'Appel aux Slaves*» de Bakounine. Critique d'idées et non critique

personnelle, car «*Bakounine est mon ami*», dit Marx. Singulière amitié quand on songe que peu après le congrès de Prague, le journal de Marx se faisait l'écho de «*bruits*» selon lesquels Bakounine était un agent tsariste. George Sand aurait été en possession de documents «*compromettants*». Cette calomnie attirait à «*la Nouvelle Gazette rhénane*» un démenti cinglant de George Sand. L'incident fut déclaré clos, mais Bakounine en supporta longtemps les conséquences. Marx critique surtout les idées qu'il prête - avec une mauvaise foi évidente - à Bakounine. Marx a lu «*l'Appel aux Slaves*» et sait fort bien que Bakounine combat le panslavisme, doctrine de l'impérialisme et de l'autocratie russes, et que la fédération slave dont Bakounine trace les grandes lignes repose sur la destruction des grands empires, y compris l'empire russe. Mais l'article du 18 février est surtout l'occasion pour Marx de manifester sa haine antislave et d'appeler de ses vœux la mise à mort des canards boiteux de l'histoire.

Marx commence par tourner en dérision les grands principes dont s'inspire «*l'Appel aux Slaves*» (ce qu'on appellera plus tard les grues métaphysiques), la fraternité entre les peuples et le respect des frontières entre États souverains de par la volonté de leurs peuples:

«Justice, humanité, liberté, égalité, fraternité, indépendance: nous n'avons rien trouvé d'autre dans le manifeste panslaviste que ces catégories plus ou moins morales qui, certes, sonnent bien, mais n'ont aucun sens dans le domaine historique et politique (...). Les États-unis et le Mexique sont deux peuples souverains, deux républiques. Comment se fait-il qu'entre ces deux républiques qui, selon la loi morale, devraient être unies par des liens fraternels et fédéraux ait éclaté une guerre à cause du Texas et que la volonté souveraine du peuple américain ait repoussé une centaine de milles plus avant des frontières naturelles en raison de nécessités géographiques, commerciales et stratégiques? Bakounine reproche-t-il aux Américains de faire une guerre de conquête qui porte assurément un coup dur à la théorie fondée sur la justice et l'humanité mais qui est conduite uniquement dans l'intérêt de l'humanité? Est-ce un malheur si la riche Californie est arrachée aux Mexicains paresseux qui ne savaient qu'en faire? Si les énergiques Yankees, grâce à l'exploitation des mines d'or de là-bas, accroissent les voies de communication, concentrent sur la côte du Pacifique en quelques années une population dense et un commerce en expansion, créent de grandes villes, ouvrent des lignes maritimes, établissent une voie ferrée de New York à San Francisco, ouvrent pour la première fois l'océan Pacifique à la civilisation et pour la troisième fois dans l'histoire donnent une orientation nouvelle au commerce mondial? L'indépendance de quelques Californiens ou Texans espagnols peut en souffrir, la justice et autres principes moraux peuvent être blessés: est-ce que cela compte en face de telles réalités qui sont le domaine de l'histoire universelle?».

Inutile d'ajouter un commentaire à cette enthousiaste justification des conquêtes coloniales qui apportent aux indigènes fainéants les bienfaits de la civilisation. Travail forcé, pillage des ressources naturelles, exploitation renforcée du bétail humain, massacres de peuplades «*arriérées*»: est-ce que cela compte? dit Marx.

Mais la partie essentielle de l'article est dirigée contre les peuples slaves, contre ces minorités ethniques auxquelles Marx-Engels refusent catégoriquement le droit à l'existence:

«Sauf les Polonais, les Russes et peut-être les Slaves de Turquie, aucun peuple slave n'a d'avenir pour la simple raison qu'il manque à tous les autres Slaves les conditions les plus élémentaires - historiques, géographiques, politiques et industrielles - de l'indépendance et de la vitalité».

Suit un long exposé des raisons qui rejettent au néant les Tchèques, les Slovènes, les Croates et tous ceux qui font obstacle à l'hégémonie des Allemands et des Magyars; parmi ces raisons, «*la nécessité d'un centralisme politique à cause des progrès de l'industrie, du commerce et des communications*». Et voici la conclusion de la seconde partie de l'article - paru le 16 février - où le jeune Marx fait l'apologie du génocide au nom du «*terrorisme révolutionnaire*»:

«Aux phrases sentimentales qu'on nous offre ici au nom des nations contre-révolutionnaires, nous répondons: la haine des Russes a été - et est encore - la passion révolutionnaire par excellence des Allemands, avec, depuis la révolution, celle des Croates et des Tchèques; ensemble avec les Polonais et les Magyars nous sauverons la révolution par un terrorisme décidé à l'égard de ces peuples slaves. Nous savons maintenant où se trouvent les ennemis de la révolution: en Russie et dans les pays slaves d'Autriche; et ce ne sont pas des phrases ou des indications sur un vague avenir démocratique de ces pays qui nous détourneront de traiter en ennemis nos ennemis (...). Oui, bataille sans merci, bataille à mort contre le racisme slave traître à la révolution, bataille d'extermination et terrorisme impitoyable non point dans l'intérêt de l'Allemagne mais dans celui de la révolution».

On se doute que ces deux longs articles ont causé quelques embarras aux éditeurs de l'*Institut marxiste-lé-*

niniste. Malgré tout le respect dû à l'infaillibilité de Marx et à cette «*Nouvelle Gazette rhénane*» que Lénine a qualifiée «*de meilleur et indépassable organe du prolétariat révolutionnaire*», il était difficile de ne pas réagir à certaines affirmations de Marx. Dans la préface du tome VI des «*Œuvres*» l'institut passe sous silence les appels au génocide et au terrorisme impitoyable (*Est-ce que cela compte?* comme disait Marx) ainsi que la justification de l'impérialisme yankee, et se borne à signaler «*le point de vue erroné de Marx sur le rôle historique de quelques peuples slaves*». Erreurs bien excusables car «*en 1848-49 la recherche marxiste sur les questions nationales n'était encore qu'à ses débuts*»! Depuis, les peuples slaves qui appartenaient à l'Autriche ont montré «*qu'ils étaient assez forts pour conquérir la liberté et l'indépendance, constituer leurs propres États et construire le socialisme*». Le commentaire de l'institut se réduit à la glorification de l'avenir radieux des républiques dites socialistes!

Ne quittons point «*la Nouvelle Gazette rhénane*» sans citer la conclusion du dernier article de Marx-Engels dans le dernier numéro de leur journal (19 mai 1849). On a vu que Marx évoque sans déplaisir une grande guerre européenne avec au bout le triomphe de la révolution (laquelle?). Marx, homme au demeurant fort pacifique, se répand alors en propos incendiaires, embouche la trompette guerrière et est prêt à lancer le mot d'ordre: *armons-nous et... partez!* Le texte ci-dessous a été écrit en mai 1849, et quand on songe à la situation politique en France, en Allemagne et en Europe à cette date, on se demande si c'est l'œuvre d'un imbécile ou d'un illuminé:

«La révolution à Paris, qu'elle résulte des élections ou de la fraternisation de l'armée avec le parti révolutionnaire, est imminente. Tandis qu'en Allemagne du Sud se constitue le noyau d'une armée révolutionnaire qui empêche la Prusse de prendre une part active à la campagne contre la Hongrie, la France est sur le point de participer énergiquement à la lutte. Cela se décidera dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours, et les armées révolutionnaires françaises, polono-magyare célébrerons sous les murs de Berlin, sur le champ de bataille, la fête de leur fraternisation».

Après la publication de ce «*songe d'une nuit de mai*» par le docteur Karl Marx, il était vraiment temps que «*la Nouvelle Gazette rhénane*» cessât de paraître...

On pourrait croire que les textes cités - même en négligeant la violence préméditée de certaines expressions - ne sont qu'un accident, une «*bavure*» dans l'œuvre de Marx. Ils sont au contraire le reflet fidèle d'une pensée mûrie au cours des années 1844-48, définitivement fixée et qui ne devait subir dans l'avenir aucun changement essentiel. En 1848, Marx était en pleine possession de sa doctrine: il définissait sa position dans «*la Sainte Famille*» (1844) comme un «*humanisme réaliste*» et ce n'est que plus tard que de maladroits disciples parlèrent de matérialisme historique, de matérialisme dialectique et enfin de «*marxisme*», ce qui est une ridicule lapalissade! Philosophie, conception de l'histoire, vision de l'évolution du monde, tout ce système conduisait nécessairement à une fin prévue a priori - prophétisée - par Marx lui-même!

Georges Gurvitch dans son ouvrage «*Dialectique et sociologie*» a reproché à la dialectique de Marx d'être ascendante et apologétique. Dialectique ascendante: c'est la marche irrésistible vers une société où le rêve sera devenu réalité, où les tensions sociales auront pour toujours disparu, où «*l'humanité enfin désaliénée de toutes ses servitudes sera réconciliée avec elle-même*». Dialectique apologétique: c'est l'apologie de la phase finale du communisme, de la société sans classes et sans contrainte où régnera une harmonie parfaite. «*C'est, dit Gurvitch, l'apologie de la fin de l'histoire*», et il conclut en ces termes: «*La dialectique réaliste de Marx se termine par l'annonciation prophétique du salut et de la fin de l'histoire. A-t-on besoin d'insister sur le fait que la dialectique ascendante et apologétique de Marx, malgré tout le réalisme déployé en cours de route, ne sert finalement qu'à prouver ce qui avait été déjà admis d'avance: que l'idéal terrestre édifié par le prolétariat ne tardera pas à se réaliser*».

L'évolution historique suit donc un cours implacable et irréversible, l'histoire a un sens et le sens de l'histoire c'est le sens fixé a priori par Marx. On comprend alors que les faits seront interprétés dans le sens imposé par Marx et que les guerres et les révolutions seront les étapes nécessaires vers la fin grandiose prophétisée par Marx. Tout ce qui favorise l'évolution historique est bon et sera qualifié de «*révolutionnaire*»; tout ce qui entrave cette évolution est mauvais et donc «*contre-révolutionnaire*». Ce procédé simpliste de discrimination devait par la suite connaître un grand succès: guerres justes et injustes, bombes propres et sales, «*purs*» massacreurs et «*impurs*» massacrés...

L'attitude de Marx à l'égard des Slaves du sud, des Tchèques, des Danois ou des Mexicains est la conséquence logique d'une doctrine qui subordonne tout à un but grandiose: l'apothéose finale justifie les moyens! Tous ces petits peuples, ces traînants, ces canards boiteux de l'histoire sont, en raison de leur économie arriérée et de leur immobilisme, des entraves au progrès des techniques, à l'essor des nations industrialisées qui sont le moteur de l'histoire, qui représentent une civilisation progressiste, et qui sont donc la révolution. La victoire de la révolution rend nécessaire - et d'ailleurs fatale - l'élimination impitoyable de tous ces peuples contre-révolutionnaires. *«De tous ces peuples dans leur totalité»*, tient à préciser Marx. Dans cet affrontement gigantesque entre le passé rétrograde et l'avenir radieux, peut-on se soucier des catégories morales périmées: justice, liberté, droit des peuples? Comme elles sont dérisoires en face des miracles de la technique, des réalisations de l'industrie et du commerce, de tout ce progrès qui va dans le sens de l'histoire!

Il ne faut point s'étonner si Marx - tout en dénonçant les méfaits et les crimes du capitalisme et de l'impérialisme - reconnaît et même glorifie leur rôle révolutionnaire. Chaque fois que l'humanité est passée d'un mode de production à un autre - d'abord antique, puis féodal, enfin capitaliste - il y a un progrès, progrès dans le sens de l'histoire. Le mode de production capitaliste, la grande industrie, sont la dernière étape avant la création d'un monde nouveau. Maints passages du *«Manifeste communiste»* et de *«l'Idéologie allemande»* soulignent le *«rôle éminemment révolutionnaire joué dans l'histoire par la bourgeoisie»*. Fidèle à la logique de son système, Marx justifiera la guerre menée par les Yankees contre les paresseux Mexicains, de même qu'il rendra hommage au rôle civilisateur et progressiste des Anglais dans les Indes. Un article de Marx paru en 1853 dans le *«New York Tribune»* affirmera que *«l'Angleterre en réalisant une révolution fondamentale dans l'état social de l'Asie a été, quels que soient ses crimes, l'instrument inconscient de l'histoire»*. D'où cette conclusion: *«L'ère historique bourgeoise doit créer la base matérielle d'un monde nouveau. L'industrie et le commerce bourgeois créent les conditions matérielles de la même manière que les révolutions géologiques ont créé le visage du globe terrestre»*.

L'enseignement que peut tirer un anarchiste du rappel de ce lointain passé, c'est la dangereuse folie de vouloir enfermer l'humanité dans la cage de fer d'un système préétabli et de lui imposer l'autorité d'une théorie fondée sur le rêve délirant d'un penseur persuadé de son infailibilité. Marx ne fut pas un homme d'action, il n'a jamais mis en pratique le génocide et l'écrasement des pays arriérés. Il n'a pas commis de *«crimes contre l'humanité»*, il en a été seulement l'instigateur, et d'autres ont su profiter de cet enseignement - et parfois en le dénaturant et en le caricaturant - et ont donné à l'humanisme réaliste de Marx sa forme moderne.

Jean BARRUÉ.
